Document généré le 4 août 2025 16:09

**Québec français**

# Réponse à Jacques Poisson

Jean-Guy Milot

Numéro 16, novembre 1974

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56874ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Milot, J.-G. (1974). Réponse à Jacques Poisson. *Québec français*, (16), 31–31.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# réponse à jacques poisson

On peut déplorer la brièveté de l'article de Jacques Poisson mais cette façon de dire fait que certaines affirmations sont drues comme des épinettes de montagnes et ne manquent pas de nous faire réfléchir. En effet, si ses propos sont justes, ils révèlent une réalité non seulement grave mais désespérante. Après une première lecture, j'ai été tenté de répondre comme on répondrait à une accusation, celle qu'on peut lire au Grand Théâtre de Québec. Je préfère, si je le peux, ouvrir davantage le problème, quitte à déplacer la désespérance qui nous poigne sur un autre aspect de notre réalité.

Il est vrai que l'histoire des Québécois est une histoire de dépossession: nous n'aurions jamais montré autant d'attachement à un personnage comme Séraphin Poudrier si cette image n'avait pas été pour nous l'*espoir tabou* de la possession.

Il est également vrai que l'Église a assuré la survivance de notre ethnie, mais il est également vrai que cette Église, en prônant des valeurs tellement déracinées, n'a qu'accentué notre déracinement: nous devenions un peuple folkloriquement religieux et folkloriquement campagnard. Ce fut son plus grand péché et sa chute, au Québec, est un signe de réalisme, avec tout ce que le réalisme a d'amer et d'exaltant.

Il est plus vrai que jamais que les Québécois forment un peuple sans histoire et sans religion: rien dans les poches, rien dans les mains, rien devant, rien derrière. L'ombre de Durham est intensément présente. Un défi immense recommence mais cette fois sans solution magique, un défi toujours le même, celui de prendre possession de soi-même. On est tout nu dans la rue, gros Jean comme devant.

Que faire?

Rêver à Robinson Crusoë? Les luttes difficiles du Parti Québécois nous montrent que nous n'osons plus rêver de magie, même du possible. Nous avons une «sainte» frousse de confondre le rêve et l'espoir.

Puiser un modèle et des valeurs chez un autre peuple francophone? Les pays africains ne nous proposent rien d'alléchant: ils sont encore plus colonisés que nous. Et la France? La francophobie québécoise est trop instinctive pour ne pas correspondre à une réalité, celle de l'écart énorme qui nous sépare maintenant du «génie français» et de la «culture française». Pour moi, la France n'est plus un cousin, c'est un vieil oncle...

Non, le Québécois ne peut être «africain» ou «français»: s'il veut s'enraciner dans le pays en tenant compte de la géographie, de l'économie, de l'organisation sociale, des mœurs et... et de tout ce qu'est l'Amérique, le Québécois n'a qu'une solution: être un *américain français*. Il s'agit de voir si ce choix est aussi aliénant que tous ceux qu'on nous a proposés depuis 1760. C'est ici que je voudrais nuancer certaines affirmations de l'auteur du «Désarmement pédagogique».

Jacques Poisson nous présente l'américanisme comme une réalité qui nous *envahit* ou encore comme une réalité que nous *empruntons*, de telle sorte que, dans un cas comme dans l'autre, tout viendrait de l'extérieur. C'est là un point de vue historique ou «explicatif», mais non une description des choses. Nous aurons beau dire que c'est la rivière qui passe sur le terrain du voisin qui transforme la topographie de notre terrain, nous n'en serons pas moins pris avec un terrain traversé par une rivière.

L'américanisme vient du sud, point de vue historique, mais l'américanisme est notre lot, point de vue descriptif. L'américanisme est l'étoffe actuelle du continent et que celui-ci soit politiquement divisé par des frontières ou encore occupé par différents peuples, cela ne change rien. Il n'est plus question d'envahissement ou d'emprunt quand nous prenons un Boeing 747, quand nous utilisons une calculatrice de poche, quand nous télédiffusons des images, quand nous produisons en série, etc.

Certes, à cette façon «d'être au monde» correspond une façon de percevoir et d'interpréter le monde, mais cette perception ou cette interprétation n'est pas une idéologie empruntée ou envahissante: c'est *notre* façon de voir et d'interpréter le monde.

Notre problème n'est pas de nous défendre contre l'emprunt ou l'envahissement, mais d'avoir le génie non seulement de vivre ce monde en français (et cela dans nos gestes les plus quotidiens) mais aussi d'en exprimer tout le sens, toujours en français. Tout cela dépend de la force que nous aurons à nommer le monde et des *chances* que nous nous donnerons pour le nommer. Tant qu'il y aura le joual et le bill 22, tant qu'il y aura, non pas des livres anglais dans nos écoles, mais des gens qui ne comprennent pas que le français doit être omniprésent, nous n'aurons que des demi-chances.

Et l'école, et les éducateurs, dans tout cela? Elle est et ils sont à l'image de la société qui se les donne. Ni plus, ni moins.

Jean-Guy Milot
coordonnateur
C.E.C.M.